NOTICE HISTORIQUE

SUR M. MOYSANT,

DOCTEUR en Médecine, Professeur Émérite de Rhétorique au Collége du Mont, et Bibliothécaire de l'Université de Caen, Censeur Royal, Conservateur de la Bibliothèque de la ville, membre de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen, de la Société d'Agriculture et de la Société de Médecine de la même Ville, ancien Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen, Associé Honoraire de la Société des Antiquaires de Londres;

PAR M. HÉBERT,

DOCTEUR en Médecine, Conservateur de la Bibliothèque de la Ville, membre de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen;

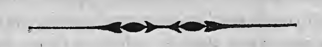
LUE à la séance publique de l'Académie des Sciences Arts et Belles-Lettres de Caen, le 29 Juillet 1814.



A CAEN,

De l'Imprimerie de P. CHALOPIN, rue Froide-Rue.

NOTICE HISTORIQUE.



MESSIEURS,

FRANÇOIS MOYSANT nâquit le 5 Mars 1735 au village d'Audrieu près Caen; privé de son père dès sa plus tendre enfance, il eut le bonheur de retrouver dans un beau-père tous les soins et l'amitié que lui aurait prôdigués l'auteur de ses jours: il vint à Caen faire ses études chez les Jésuites, elles furent brillantes et il se fit remarquer par son application et sa douceur; ses parens le destinaient à l'état ecclésiastique, il se rendit à leurs vœux, et il entra dans la Congrégation des Eudistes, où ses talens le firent distinguer par ses supérieurs, qui le chargèrent, quoique très-jeune en 1754, de professer dans leur collége de Lisieux, la grammaire et bientôt après la rhétorique, il se fit dans cette Ville beaucoup d'amis, et plusieurs protecteurs distingués par leur rang.

M. Moysant était d'une très-haute stature, sa

poitrine faible et délicate, faisait craindre que la phtysie ne vînt bientôt terminer sa vie, et les fatigues du professorat, dans un âge si peu avancé, pouvant développer et accélérer la marche de cette funeste maladie, il se vit obligé d'abandonner l'état qu'il croyait avoir embrassé pour toujours: ses amis lui conseillèrent alors de se livrer à l'étude de la médecine, et pour lui en faciliter les moyens, ses protecteurs lui firent obtenir une bourse dans le collége de Maître Gervais: il passa six années à Paris, et pendant ce temps, il se livra à l'étude de la médecine; mais le goût qu'il avait toujours conservé pour la littérature, le porta à suivre les leçons de MM. le Beau et le Batteux; c'est à ces études variées que nous devons d'avoir vu sortir de sa plume, au commencement de sa carrière littéraire, des ouvrages dans les sciences et dans la littérature; les premiers sont peu nombreux, il donna conjointement avec MM. Vacher et la Maullerie, le dictionnaire de chirurgie, il fournit ensuite quelques articles au grand Vocabulaire Français. Après avoir terminé ses études médicales, il revint dans sa patrie où il prit en 1764 le bonnet de Docteur dans la faculté de médecine de l'Université de Caen: ses thèses de Docteur et de licencié n'offrent rien de remarquable, il fut l'auteur de sa thèse de Bachelier, et il agita cette question: *An à malâ vivendi normâ functionum de-*

bilitas ? Sa conclusion comme on n'en peut douter fut pour l'affirmative ; M. Moysant traitait un sujet qui l'intéressa dans tous les momens de sa vie, et qui en fit quelquefois le tourment ; sa santé, souvent chancelante, le rendit attentif à la conserver, il prit donc pour objet de sa dissertation médicale une question qui était pour lui du plus haut intérêt, et son existence, prolongée jusque dans un âge avancé, prouve suffisamment qu'il mit en pratique la théorie qu'il s'était efforcé d'établir dans sa thèse. La pratique de la médecine l'occupa pendant quelques temps : une circonstance que le médecin observe trop communément dans l'exercice de son état, l'en dégoûta ; un malade auquel il prenait le plus vif intérêt, et dont il avait conservé la vie à force de soins, commit une imprudence qui faillit le mettre au tombeau : la sensibilité de M. Moysant était extrême, il avait une espèce d'inquiétude naturelle, ce fâcheux événement l'affecta, la crainte de rencontrer souvent dans le cours de sa pratique des malades aussi imprudens, et celle de ne pouvoir pas toujours trouver les moyens de les sauver, lui firent regretter d'avoir embrassé un état, qui dans ce moment et pour l'avenir ne lui présentait que des tourmens continuels, il résolut de quitter la médecine aussitôt qu'il pourrait s'assurer, d'une autre manière, une existence honorable.

Un des plus mémorables événemens du dix-huitième siècle vint heureusement lui offrir un état plus conforme à ses goûts, et une place qu'il honora par vingt ans de travaux, la célèbre société des Jésuites venait d'être supprimée, elle possédait à Caen un très-beau collége, l'Université le réclama et l'obtint de la munificence du Roi: dès 1763 M. Moysant avait été appellé à remplir provisoirement la chaire de rhétorique dans ce collége, et lorsqu'elle lui fut assurée définitivement, il cessa tout-à-fait la pratique de la médecine.

M. Moysant développa dans les fonctions du professorat les connaissances et les talens qui, long-temps auparavant, lui avaient acquis une considération distinguée à Lisieux: il joignit à la qualité de maître doux, mais ferme, celle de père et d'ami de ses écoliers, et on peut dire sans flatterie que peu de personnes ont eu plus de talent que lui, pour donner de l'émulation aux jeunes-gens, il savait leur commander le respect et s'attirer leur amitié et leur confiance, la bonté de son caractère, et l'amour qu'il leur portait leur étaient bien connus, aussi jamais peut-être aucun professeur ne fut plus aimé, tous ses élèves ont été ses amis pendant toute sa vie. Il fut admis de bonne heure dans l'Académie des Sciences de cette Ville, son discours de réception eut pour objet, l'émulation qui doit régner entre tous les membres d'une

société savante ; il présida cette honorable compagnie et il en devint le secrétaire perpétuel depuis 1776 jusqu'à sa destruction ; la société d'Agriculture qui l'avait reçu dans son sein, lui donna la vice-présidence de la société : les mémoires qu'il a fournis à cette compagnie, ceux qu'il donna à l'Académie des Sciences, et les fonctions de secrétaire perpétuel lui valurent l'estime et la confiance non-seulement de ses collégues, mais encore d'un public éclairé qui sut apprécier les travaux de cet Académicien. Il occupa la chaire de rhétorique jusqu'au mois d'Août 1786 ; à cette époque un réglement du Roi supprima un des trois colléges qui existaient alors dans l'Université de Caën : M. Moysant, le plus ancien des trois professeurs devait être conservé, il accepta sa retraite, et avec *l'éméritat* la place de bibliothécaire de l'Université. Aucune fonction ne convenait mieux à son goût et à ses connaissances, il avait toujours cultivé avec passion l'histoire litttéraire, et il s'était continuellement occupé de la bibliographie, il était très-savant dans ces deux sciences qui s'aident mutuellement, aussi cette nomination eut-elle l'assentiment général.

L'Université pendant son professorat le nomma Doyen de la faculté des arts, elle le chargea de faire l'oraison en actions de graces du mariage de Louis-Auguste Dauphin de France, avec Marie-An-

toinette, Archiduchesse d'Autriche; ce discours fut imprimé par ordre de l'Université, qui lui confia ensuite une mission importante et délicate; il fallait obtenir du gouvernement, que les bourses fondées dans le collége de Maître Gervais à Paris, fussent données de préférence aux écoliers du Diocèse de Bayeux, comme l'avait voulu le fondateur de ce collége; cet article de son testament était depuis long-temps éludé: la mission de M. Moysant fut couronnée du succès le plus complet, et pour faire mieux connaître la validité des droits qu'il était chargé de réclamer, il fit imprimer l'historique de la fondation du collége de maître Gervais.

M. Moysant nommé bibliothécaire semblait ne devoir plus éprouver de changement, et sa vie devait s'éteindre dans l'exercice de cette fonction, telles étaient ses idées et son espérance; mais la révolution arriva; elle changea encore sa destinée: en donnant des leçons aux Anglais qui venaient à Caen étudier notre langue, il avait eu la facilité de connaître la charte constitutionnelle des Anglais et ses développemens, d'où naissent pour ce peuple des avantages civils et politiques, alors presqu'inconnus aux habitans du continent; et quoiqu'il fût parfaitement soumis à l'ordre et aux lois de son pays, il n'avait pu se défendre d'un certain enthousiasme pour un gouvernement, dont il voyait tous les jours ces insulaires se

vanter avec orgueil, et auquel ils attribuaient leur bonheur et la prospérité éclatante de leur patrie; cette disposition d'esprit l'avait préparé à recevoir avec plaisir les idées de réforme qu'on proclamait alors, il crut un instant que le bonheur allait régner en France; mais il ne tarda pas à se détromper, dans les changemens rapides qui s'opéraient en France, il entrevit le germe des secousses qui vinrent bientôt nous agiter; cependant toujours occupé de l'intérêt des sciences, il accepta la mission de visiter les bibliothèques devenues nationales, pour empêcher leur dilapidation et il fut chargé de réunir à la bibliothèque de Caen les livres des corporations religieuses supprimées.

C'est en parcourant ces bibliothèques et ces maisons religieuses, que notre savant collégue conçut l'idée d'un travail bien important pour l'histoire de Normandie: deux Anglais, Dosworth et Dugdale, avaient recueilli dans leur patrie, long-temps après la suppression des monastères, les chartes de fondation et les actes de donation faits à ces établissemens; ils les avaient publiés sous le titre de *Monasticon Anglicanum*, et ils y avaient joint les vues des édifices qui subsistaient encore de leur temps; mais déjà beaucoup de chartes étaient perdues, beaucoup d'édifices étaient détruits; M. Moysant, prévoyant qu'un pareil malheur pouvait arriver en France, voulut au moins conserver pour la Normandie ces documens

historiques : il forma le projet de les réunir sous le titre de *Monasticon Neustriacum* et de les joindre aux chartes déjà publiées dans le *Galliâ christianâ* et le *Neustriâ piâ*. Rien ne s'opposait à la publicité de pareils actes, qui ne présentaient plus d'intérêt à leurs anciens possesseurs ; il était d'ailleurs à craindre que leur destruction ou leur dispersion ne rendît ce projet impraticable, si on tardait à le mettre à exécution, les mêmes motifs se présentaient pour conserver par la gravure, la forme des édifices, les inscriptions et les monumens qu'ils renfermaient ; le moment semblait donc favorable pour faire paraître cet ouvrage ; mais il exigeait de grandes dépenses et l'assurance qu'elles seraient couvertes par une souscription ; eh ! comment oser l'espérer ? les grands propriétaires, les grandes familles de la Province, qui auraient pu par amour pour les sciences, ou par intérêt pour l'histoire de leurs maisons, fournir les fonds nécessaires pour soutenir une si belle entreprise, se hâtaient de s'éloigner d'un sol qui leur présentait des dangers ; M. Moysant ne perdit pas courage, il résolut de passer en Angleterre et d'offrir aux seigneurs Anglais le plan de cet ouvrage, il connaissait l'importance que les Anglais mettent à conserver les antiquités du moyen âge, il savait que leurs principales familles s'énorgueillissent d'être descendues des compagnons de Guillaume le conquérant, c'était leur offrir le moyen

de conserver les titres incontestables de leur origine.

M. Moysant aurait réussi dans son projet, qui fut très-bien accueilli des Anglais, si des obstacles insurmontables ne se fussent présentés. A peine arrivé en Angleterre, il fut déclaré émigré, et son retour lui fut interdit; il apprit la vente des domaines nationaux, et la destruction de plusieurs édifices dont il voulait conserver le souvenir: dès ce moment il ne crut pas devoir perdre son temps en projets qu'il ne pouvait plus réaliser; il devait songer à trouver les moyens de pourvoir à son existence et à celle de son épouse, qui l'avait suivi dans cette terre étrangère: il pouvait, comme beaucoup d'autres Français, recevoir les secours que le gouvernement Anglais faisait distribuer aux émigrés, il aurait pu profiter de la générosité des Anglais qu'il avait eus pour élèves à Caen, tous s'empressaient de lui faire les offres les plus avantageuses, il ne voulut rien accepter, et il chercha dans son travail et les moyens de vivre et son indépendance. C'est pendant son séjour en Angleterre qu'il publia un ouvrage intitulé *Bibliothèque des écrivains Français, ou choix des meilleurs morceaux en prose et en vers, extraits de leurs ouvrages*: ce recueil, fait avec sagacité, eut le plus grand succès, bientôt il en parut une seconde édition augmentée, sur les mémoires de l'auteur et donné en son absence par M. l'Abbé de Lévizac; cet ouvrage est rare

en France: la première édition, en 4 volumes in-8°., parut en 1800, la seconde, en 6 volumes, parut en 1803, il donna aussi une nouvelle édition revue et augmentée d'un dictionnaire portatif en Anglais et en Français.

Le climat de l'Angleterre était contraire à sa santé qui s'altérait sensiblement, il était tourmenté par la mélancolie et le désir de revoir sa patrie; sa vie se trouvait menacée, il n'eût peut-être pas vécu long-temps; mais le gouvernement français ayant adouci les lois sur l'émigration, il en profita pour revenir en France, où il arriva au mois d'Août 1802. Après son retour, il eut d'abord envie de se fixer à Paris, mais il se décida ensuite à demeurer à Caen; bientôt il fut invité par toutes les sociétés savantes de cette Ville, à venir y reprendre une place qu'il avait honorée sous les anciennes institutions: il retrouva, avec le sentiment du bonheur, et ses anciens collègues, et ceux qui avaient relevé de leurs ruines des établissemens si intéressans pour les lettres et pour la ville de Caen; il s'associa, Messieurs, à vos travaux et les partagea, en donnant une notice sur une pierre miliaire découverte dans ce pays; l'estime que vous aviez pour lui vous engagea à le porter à la présidence de cette Académie, peu de temps après sa rentrée dans ce corps; pendant son séjour en Angleterre, il avait été nommé membre honoraire de la société des antiquaires de Londres.

La bibliothèque de l'Université augmentée des livres des monastères supprimés était devenue la propriété de la Ville, qui pour lui donner toute l'utilité dont elle était susceptible, faisait arranger dans l'enceinte des bâtimens de la Mairie, une salle plus vaste et plus belle pour recevoir toutes les richesses qu'elle avait acquises, M. Moysant témoigna le désir de se rendre utile à ce nouvel établissement, et de s'employer dans l'organisation de la nouvelle bibliothèque; il fut nommé bibliothécaire en chef de la ville de Caen, depuis ce moment il s'occupa avec ardeur de l'arrangement de ce dépôt littéraire, en dirigea le travail, et le partagea autant que son âge et ses forces le lui permirent : c'est en remplissant ces fonctions qui lui étaient chères et dont il s'occupa jusqu'au dernier instant qu'il termina sa vie le 3 Août 1813.

Sa mort fut douce et semblable au sommeil; depuis quelques temps attaqué d'un marasme sénile, il appercevait le terme de son existence, la religion consola ses derniers instans, et après en avoir rempli les devoirs et muni de ses secours, il attendit avec calme son dernier moment.

M. Moysant avait une conversation douce, instructive, et en même-temps amusante par le grand nombre d'anecdotes qu'il racontait d'un ton qui lui était propre, et qui y ajoutait encore un degré d'intérêt; sa correspondance était très-étendue et son

extrême complaisance lui faisait faire volontiers les recherches qui lui étaient demandées, toujours prêt à faire part des connaissances qu'il avait acquises par ses travaux, il pensa toujours que les services qu'il rendait avec plaisir étaient une des obligations de la place qu'il occupait, et si M. Barbier auteur du dictionnaire des ouvrages anonymes, et M. Henniker auteur d'un ouvrage en Anglais sur les briques armoriées de l'Abbaye St.-Etienne de Caen, n'eussent consigné son nom dans leurs ouvrages, on ignorerait les obligations qu'ils lui ont, et qu'ils se sont plu à faire connaître; il a revu et corrigé deux éditions du dictionnaire des grands Hommes qui lui doit plus d'un volume d'augmentation.

Les différens emplois que M. Moysant a remplis et ses autres travaux lui ont assigné un rang honorable parmi les hommes instruits: sa mémoire vivra encore long-temps dans une portion de la société étrangère à sa réputation littéraire, et c'est à une des plus belles qualités qui fassent honneur au cœur humain, c'est au désir de se rendre utile aux malheureux qu'il doit le souvenir qu'ils conserveront des services qu'il leur a rendus: ses connaissances littéraires l'avaient mis de bonne heure en relation avec les personnes les plus distinguées de la Ville et de la Province, par leur rang ou leur fortune; plus tard ses élèves remplissaient les premiers emplois dans les administrations

et la magistrature; il se servit de l'accès qu'il avait auprès d'eux pour leur porter les réclamations de ceux qui gémissaient dans l'infortune, ou qui avaient des graces à demander ; il était si naturellement compatissant, qu'il s'occupa toute sa vie des malheureux, et qu'il déploya dans tous les instans la plus grande activité pour leur rendre service.

M. Moysant s'était marié ; et une union qui a duré quarante-trois ans, lui avait fait goûter tous les charmes du bonheur domestique; il fut cependant troublé par la mort de son fils unique: le temps seul put affaiblir sa douleur, le temps seul consolera l'épouse qui lui survit.

FIN.